

telle qu'on la trouve dans l'Écriture. On a aggravé encore cette mauvaise position ; on a fait entendre à ce peuple qu'il n'y a pas de vie surnaturelle, que tout commence ici-bas et finit ici-bas, que le paradis est sur la terre. Ces pauvres gens l'ont crû, les malheureux, et se disent : " puisque le paradis est sur la terre, il faut que nous en ayons notre part. " Voilà pourquoi vous voyez les grèves, les soulèvements entre le travail et le capital. Revenons à notre économie chrétienne. Quelle est donc la base de cette économie chrétienne ? Elle nous est donnée par un professeur bien catholique, un professeur de l'Université de Louvain. Il a consigné cet enseignement dans un livre intitulé : " La richesse dans la société chrétienne. " Eh ! bien, son principe fondamental est le renoncement. Vous allez me dire que ça paraît bien contradictoire.

Le jeune ouvrier, fatigué de sa semaine, n'a pas pris, il lui semble du moins, le dimanche, tout le délassément qu'il lui faudrait ; le lundi matin il lui faut retourner à son ouvrage, qui n'est pas attrayant ; s'il se disait : " Je suis las, dégoûté, je reste à la maison aujourd'hui, ferait-il bien ? Sans aucun doute qu'il écornerait sa semaine, n'est-ce pas ? Que faut-il pour qu'il prenne sur lui et puis aille au travail ? N'est-ce pas le renoncement à ses aises, à son humeur ? Voilà un exemple de renoncement pour la production du travail, de la richesse. On a dit que les deux facteurs principaux de la richesse sont le travail et le capital ; il faut donc un travail assidu. Voilà mon jeune homme ; s'il écoute sa propension, s'il n'a pas la force du renoncement, il fera une brèche à son élément de fortune ; s'il a la force de renoncer à sa propension, il retournera à son travail, et fera la production achetée par son patron et il aura son salaire.

Je suppose que mon jeune ouvrier a commencé son capital. Une définition du capital : " c'est l'épargne accumulée " ; voilà le capital, quelle que soit cette épargne. Pour le jeune ouvrier, par exemple, s'il a épargné assez pour bien garnir son coffre de bons et beaux outils : voilà un commencement. Ce n'est pas assez ; il aura même un livret à la banque d'épargnes ; il n'aura pas manqué de s'assurer dans l'Union St-Joseph. Voilà un commencement ; mais ce n'est pas assez pour établir son crédit et pour ouvrir, par lui-même, un atelier sur son compte, ce qui doit être sa prétention. Pour cela il lui faut du crédit ; il faut donc qu'il fasse une augmentation d'épargnes pour avoir un petit capital. Il faut là le renoncement.

Mon jeune ami arrive au dimanche ; il y aura une excursion, je suppose ; il aimerait à profiter de cette excursion, mais il faut quelque dépense ; après son travail, le soir, il serait tenté d'entrer au restaurant, il pourrait avoir un peu bescin de se rafraîchir ; s'il se laisse entraîner, il prend sur son capital, sur son épargne. S'il résiste à la tentation, il conservera ce qui a déjà été épargné et puis il acquiert des forces pour résister à l'entraînement de ses amis.

En voilà assez pour bien faire saisir mon idée quand je parle d'économie sociale chrétienne.

Un exemple de ce que peut le renoncement me fait entrer dans un nouveau détail. Je vous prierai, en sortant, ce soir, de jeter un coup d'œil sur ces grandes constructions qui sont déjà faites en arrière de la Cathédrale, et ces préparatifs pour de nouvelles constructions. Vous verrez qu'il y a là des capitaux. Comment sont-ils venus, comment ont-ils été accumulés, ces capitaux. Je vous le dirai. On a rappelé cet événement l'année dernière. Il y a eu cinquante ans l'année dernière que quatre pauvres sœurs sont arrivées de Montréal. Elles n'avaient pas de richesses en mains ; elles avaient leur bonne volonté, leur amour du travail et, surtout, leur renoncement jusqu'au sacrifice. Elles ont fait partager cet amour du sacrifice, d'abnégation à celles qui sont venues sous leurs soins, dans leur noviciat. Elles ont continué de cette manière, ne se sont pas épargnées ; l'esprit de renoncement était porté jusqu'à l'héroïsme du dévouement dans toutes les épidémies qui ont pu s'abattre sur St-Hyacinthe ; plusieurs sont mortes à la peine. Leur dévouement en a suscité d'autre, il a suscité cette association de dames de charité.

Ces bâtiments que l'on voit ont remplacé une pauvre masure de bois. Quand elles sont arrivées ces sœurs grises, elles étaient si pauvres qu'il leur est arrivé, un samedi matin, d'aller trouver un homme pour lui demander ce qu'il fallait pour acheter les provisions du marché. En passant, je dois mentionner le nom de cet homme qui s'est montré, lui aussi, si plein de renoncement et si laborieux ! qu'il a pu s'acquérir dans St-Hyacinthe une petite fortune. Son nom est M. Cadoret. Vous le voyez, avec le renoncement on peut venir à faire de grandes choses, à produire des richesses et surtout à y contribuer.

Vous m'avez compris, messieurs. Je termine en vous faisant un souhait, si vous me le permettez : celui que notre divin rédempteur faisait à ses apôtres chaque fois qu'il apparais-